

Virginie Linhart
Une sale affaire

*À qui appartient
l'histoire ?*

Flammarion

Une sale affaire

De la même auteure

Enquête aux prud'hommes, Stock, 2000

Le Jour où mon père s'est tu, Seuil, 2008, Prix de l'essai
de *L'Express*

Volontaires pour l'usine. Vies d'établis 1967-1977, Seuil,
1994 et 2010

La Vie après, Seuil, 2012

L'Effet maternel, Flammarion, 2020

Virginie Linhart

Une sale affaire

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-1585-1

Pour ma sœur Clara

À mes enfants

Avant-propos

Ce livre est le récit d'un procès et des interrogations qu'il a fait naître en moi.

Intentée par ma mère et E., la procédure visait à empêcher la parution de mon précédent ouvrage, *L'Effet maternel*. Dans ce texte, j'explorais la relation particulière que ma mère eut avec moi au cours de mon enfance et de mon adolescence, et la façon dont ses choix pesèrent sur mon existence. Je tentais de comprendre pourquoi elle avait continué d'entretenir une relation amicale avec E., l'homme qui m'avait abandonnée enceinte et avait toujours refusé de rencontrer l'enfant que j'avais eu de lui. Si le mystère de cette alliance inédite relevait de l'histoire intime, j'avais inscrit cette dernière dans une réflexion plus large sur la trajectoire des femmes au XX^e siècle.

Depuis le jugement et la publication de *L'Effet maternel*, quatre ans se sont écoulés, et je n'ai cessé de m'interroger sur l'écriture autobiographique : à qui appartient l'histoire ?

C'est aussi à cette question que tente de répondre ce livre.

Le lundi 3 janvier 2020, en fin d'après-midi, je venais de quitter la salle de montage. J'allais rendre visite à mon père hospitalisé. Il s'était une fois de plus, pensais-je alors que je pédalais en direction du fin fond du 14^e arrondissement, salement cassé la figure. Ma mission consistait à arriver à temps pour lui apporter les cigarillos qu'il aimait fumer depuis quelques années ; peut-être aussi certaines petites choses qu'il aurait plaisir à manger. Piètre cuisinier, mon père est un fin gourmet. La nourriture de l'hôpital produit chez lui un effet imparable : déjà frêle, il se déleste de plusieurs kilos à chaque séjour et en sort systématiquement anémié. Le téléphone sonnait dans ma poche, j'ai hésité à répondre. Tout en continuant de pédaler, j'ai jeté un coup d'œil, le prénom d'Alix, mon editrice, s'affichait sur l'écran. Mon livre sortait ce mois-ci ; cela méritait de s'arrêter trois minutes.

Une sale affaire

— Où es-tu, Virginie ?

— Je suis sur mon vélo, je fonce à l'hôpital voir mon père, c'est urgent ?

— Oui, arrête-toi. Flammarion vient de recevoir une mise en demeure : ta mère et E. exigent que le manuscrit de *L'Effet maternel* leur soit envoyé. Ils nous menacent d'un référé visant l'interdiction du récit. On leur fait parvenir en urgence le livre et on croise les doigts pour qu'à la lecture de l'ensemble du texte ils renoncent à la procédure judiciaire.

J'avais mis pied à terre, je poussais mon fidèle destrier ; il n'y avait pas de temps à perdre pour arriver à l'hôpital avant la fin des visites. J'ai aussitôt rétorqué que s'ils nous menaçaient d'une procédure, ils iraient jusqu'au bout. Jamais la lecture du manuscrit ne les ferait changer d'avis...

— Ce n'est pas sûr, argumentait Alix qui (et pour cause) ne les connaissait pas si bien que moi. Le portrait que tu fais de ta mère est saisissant, mais il est aussi empli de ton amour et de ton admiration pour cette femme. Quant à E., tu l'as rendu anonyme. Personne ne peut le reconnaître...

Étrangement, je n'ai pas d'emblée pris la mesure de la menace ; sans doute parce que je m'en voulais. J'avais commis une erreur. Ma mère (redoutable

Une sale affaire

guerrière devant l'Éternel) exploite toujours les failles de ses adversaires. Être à mon tour dans sa ligne de mire ne pouvait m'étonner – au contraire de mon éditrice, à juste titre sidérée. Bien sûr qu'il eût fallu l'informer de l'écriture de mon livre. Évidemment que lui donner à lire avant publication relevait de la moindre des choses. Comment, sinon, espérer prévenir un conflit avec un titre qui (de fait) la désignait comme sujet central ? Intituler cet ouvrage *L'Effet maternel*, plutôt que « La Maison sur l'île » ou « Trois générations de femmes », c'était tendre le bâton pour me faire battre. Que n'avais-je pas été plus maligne ! Pourquoi avoir sans cesse repoussé le moment de lui parler de ce texte ? Comme si j'ignorais qu'une fois la mécanique promotionnelle enclenchée (bien que nous soyons en amont de la date de sortie), son existence arriverait forcément à ses oreilles. Paris est un petit village ; non seulement pour ceux qui s'aiment mais aussi pour ceux qui se détestent – et là, je ne pensais pas à ma mère mais à E. Il était inévitable qu'un jour ou l'autre, par malchance, par mégarde, par hasard ou par vilenie, ils en soient informés. Dans ce cas, c'est la vilenie qui a opéré ; mis au courant par un concours de circonstances aussi improbable que désastreux, E. s'est empressé d'alerter ma mère. Qu'importe. Le temps des regrets n'était plus de

Une sale affaire

mise : *L'Effet maternel* devait sortir dans quatre semaines, à aucun moment je n'avais trouvé le courage de le faire savoir à ma mère. Ce sacré impair, je n'avais pas réussi à l'éviter. D'abord parce que, même devenue adulte, même devenue mère, je continuais de craindre la mienne ; ensuite parce que l'idée que quiconque puisse m'obliger à modifier la moindre ligne m'était insupportable.

Puisque ce récit, j'étais enfin parvenue à l'écrire.

Avec *L'Effet maternel*, j'avais rompu avec la méthode d'écriture qui avait été la mienne pour les livres précédents. Je m'étais affranchie des enquêtes méticuleuses menées au long cours, de la collecte des témoignages qui imbriquaient le collectif et le personnel. J'avais rédigé cette histoire à la première personne, comme la naufragée s'accroche à une planche de bois, mangée par le sel flottant en pleine mer, sans rien à l'horizon. Pour éviter de couler au moment où Paul (l'homme que j'aime) venait de décrocher « un poste inespéré » à l'autre bout de la France, je m'étais littéralement jetée dans l'écriture. Diriger ce lieu culturel était un défi aussi passionnant qu'une chance formidable ; les amis nous l'avaient dit et répété sur tous les tons. Paul est poète ; en France les poètes employés en CDI pour développer leur domaine d'activité se

Une sale affaire

comptent sur les doigts d'une seule main, qui pourrait être amputée. Seuls nos trois enfants s'étaient inquiétés quand, autour d'une bouteille de champagne, nous leur avions annoncé que Paul devenait directeur : « Qu'est-ce qu'on va manger le soir ? » s'étaient-ils exclamés en chœur ; cela ne m'avait pas fait rire. Cette exceptionnelle opportunité n'était pas qu'une bonne nouvelle, c'était l'explosion pure et simple de la vie que nous menions depuis vingt ans. Paul déménageait et il était exclu de l'accompagner. À seize et vingt ans, nos filles étaient trop grandes pour changer de vie sans l'avoir décidé ; Isaac douze ans, le seul susceptible de partir sans difficultés, refusait de rompre la fratrie. Son argument était imparable : bien sûr qu'il se ferait de nouveaux copains dans le Sud, mais des sœurs jamais il n'en trouverait d'autres ; ce qu'il voulait, lui, c'était continuer de grandir auprès d'elles. Et puis, il y avait mon métier. Quoi qu'en dise Paul, il serait plus compliqué de réaliser mes documentaires en cessant de vivre à Paris. Nous allions donc rester tous les quatre dans l'appartement familial, il reviendrait le week-end ; pour les dîners, on se débrouillerait.

Tandis que Paul s'installait dans cette belle ville du Sud qui fait rêver nombre de Parisiens, j'ai continué comme si de rien n'était, comme si tout

Une sale affaire

allait bien. Je suis spécialiste du « faire semblant », pratique forgée au cours d'une enfance chaotique. En réalité, quelques semaines à peine après son départ, j'avais complètement perdu pied. Sommeil et appétit envolés, le sentiment d'angoisse qui me taraudait ne me laissait plus une minute de répit. Dès que je prononçais le prénom de Paul, dès que l'on me demandait de ses nouvelles, je m'effondrais. Ces symptômes, je les connaissais par cœur, ils désignaient le retour de la compagne des mauvais jours : la dépression. Seuls les médicaments pourraient dans un premier temps m'aider à la surmonter. Peut-être qu'après je profiterais de cette fichue chance qu'était le départ de Paul, comme on ne cessait de me le seriner. Peut-être qu'après je saurais l'aimer sans vivre avec lui au quotidien ; même si le chemin pour y parvenir me semblait inatteignable. Impossible de sourire lorsqu'une de mes amies se moquait : « C'est le rêve : quatre jours sans, trois avec ! On devrait toutes vivre ainsi. » Paul, lui, y perdait son latin : « Tu fais comme si je t'avais quittée, comme si j'avais disparu en te laissant les enfants, c'est incompréhensible. » Quant à Lune (notre fille aînée), dans l'une des diatribes qui font sa force, elle avait résumé la situation : « J'ai toujours pensé que tu étais une

Une sale affaire

femme forte et indépendante et te voilà incapable de vivre sans papa. Tu me déçois, maman ! »

Il était temps de comprendre ce qui m'arrivait. J'avais ardemment souhaité que Paul décroche ce poste, je l'avais aidé le plus possible, en l'écoutant, en discutant, en réfléchissant à ses côtés. L'annonce de sa réussite m'avait rendue infiniment heureuse parce qu'il me semblait qu'elle rendait justice à son intelligence, à son talent, à la passion qu'il vouait à la poésie. Pas un instant je n'avais imaginé qu'il serait compliqué d'être séparés quelques jours par semaine. Les enfants étaient suffisamment grands pour que je m'échappe afin de retrouver Paul dès que possible. La ville du Sud était pleine de promesses et offrait le luxe inouï de pouvoir nager dans la mer la moitié de l'année – nager est l'une des choses que j'aime le plus au monde.

Il n'empêche. Quoi qu'on me dise, quoi que je me répète, c'était plus fort que moi : depuis que Paul vivait loin, il m'avait « abandonnée ». C'est ainsi que je le vivais. C'est avec ce sentiment que je devais me colleter une bonne fois pour toutes. Parce que l'abandon (au même titre que la dépression), j'en connaissais un rayon, et cela faisait toujours autant souffrir. Un soir, j'avais accompagné une amie à un vernissage très parisien, l'idée étant

Une sale affaire

de « me changer les idées » ; le champagne était bon, cela n'avait réussi qu'à m'enivrer. Sur le chemin du retour, écrasée de tristesse, j'avais longé la Seine à vélo ; la ville était époustouflante de beauté dans la lumière de l'automne. Je pleurais si fort qu'il avait fallu mettre pied à terre pour ne pas risquer une collision. Ivre et paniquée, j'avais téléphoné à Paul, répétant une fois de plus que je ne pouvais vivre sans lui, que j'allais en mourir, que je ne parviendrais jamais à m'occuper seule de nos enfants... Au ton de sa voix, j'avais perçu que je commençais d'une part à l'agacer, d'autre part à l'inquiéter. Rien de ce qu'il me disait ne parvenait à me rassurer : fallait-il qu'il renonce à ce poste et revienne à Paris ? Il rentrait pourtant chaque semaine, passait deux à trois jours avec nous, restait présent pour les enfants, j'aurais dû me réjouir de ce qui nous arrivait... Pourquoi est-ce que je ne venais pas plus souvent, afin que nous cherchions ensemble l'endroit où il vivrait dans le Sud ? J'avais juré que ça irait mieux, qu'il me fallait un peu de temps pour m'habituer, que j'allais arrêter de l'appeler en pleurant. Je n'en croyais pas un mot. Que pouvais-je dire d'autre ?

Dès le lendemain, je commençais à écrire pour y déposer ce que je n'avais osé confier à personne,